

Erich Weil

La critique kantienne de la faculté de juger téléologique et l'idée de fin dans le système aristotélicien¹

Présentation par Alain Deligne

Weil et son professeur

Vu l'influence que peut exercer un professeur sur ses étudiants, il nous paraît en un premier temps important de déterminer quel était le professeur dans le séminaire duquel le jeune Weil a fait cet exposé. À partir de là, on pourra mieux définir l'orientation donnée au thème choisi pour l'exposé.

Quel était-il ?

Nous proposons de répondre à la manière d'un syllogisme. Voici donc d'abord le contenu de la *majeure* : parmi la bonne trentaine de professeurs mentionnés dans son *Curriculum vitae* et dont Erich Weil nous apprend avoir suivi l'enseignement, nous trouvons tout de suite après le nom de Cassirer celui de Görland. Dans ce même document, Weil nous informe aussi sur ses études de philosophie commencées « à partir de 1923, les semestres d'été 1924 et d'hiver 1924/25 à Berlin, les autres semestres jusqu'à la fin du semestre d'été 1927 à Hambourg ». ² Or, si l'on sait que l'exposé date de 1925 (sans indication de semestre) et qu'Albert Görland (1869-1952) a enseigné la philosophie à Hambourg à partir de 1923, il y a *alors* de très fortes probabilités que ce soit dans son séminaire, et ce, durant le semestre d'été 1925, que l'étudiant Weil a fait son exposé. Conclusion corroborée par ailleurs si l'on consulte la liste des écrits de Görland³, où l'on apprend qu'outre ses nombreux livres ou articles sur le criticisme il était aussi l'auteur d'un livre intitulé *Aristoteles und Kant*⁴. Le doute ne semble alors plus permis. Et le thème de l'exposé a sûrement été fixé par Görland, car il correspondait à ses propres intérêts cognitifs.

Qui était-il ?

¹ Nous indiquons la pagination par une barre transversale / et le chiffre correspondant. Il est pratiquement impossible de savoir d'après quelle édition Weil cite Aristote dans son exposé. Pour Kant en revanche, Weil a eu recours à l'édition de l'Académie de Berlin : *Kant's gesammelte Schriften, herausgegeben von der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, Georg Reimer, 1913 : quand en effet il cite Kant, Weil donne la référence au chapitre ou au paragraphe de cette édition (avec indication de la page). Pour la traduction des citations, nous avons utilisé celle de la Pléiade qui s'appuie sur le même texte allemand : *Critique de la faculté de juger* (1790), traduction de Jean-René Ladmiral, Marc B. de Launay et Jean-Marie Vaysse, in : Emmanuel Kant, *Œuvres philosophiques*, vol. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », pp. 917-1299. Les italiques des passages traduits renvoient aux passages mis en valeur dans le texte allemand.

² *Staatsarchiv*, Kattunbleiche 19, D – 22041, Hambourg.

³ Pieter Hendrik van der Gulden, *Albert Görlands systematische Philosophie*, Berlin – New York, Walter de Gruyter, 1990. Ce livre est une traduction du doctorat présenté en hollandais à Utrecht par l'auteur en 1943.

⁴ Albert Görland, *Aristoteles und Kant bezüglich der Idee der theoretischen Erkenntnis untersucht*, Gießen, Töpelmann, 1909.

Görland était l'élève d'Hermann Cohen (1842-1918), le fondateur de l'École de Marbourg. Il avait passé son doctorat sous la direction de Cohen et de Natorp (1854-1924) sur *Aristoteles und die Arithmetik*⁵. En 1919, il avait présenté son habilitation sur travaux à Hambourg et, en 1923, il y fut nommé Professeur extraordinaire. Le jeune Weil a donc travaillé à ses débuts dans l'orbite du néokantisme. Mais en 1925, année de son exposé, le néokantisme était déjà sur le déclin depuis un certain temps. Il avait en effet connu son apogée de la fin du XIX^e siècle jusqu'en 1912, date à laquelle Cohen quitta Marbourg pour Berlin⁶. Un lien bien spécifique reliait les membres de cette communauté de travail. Ce qu'a pu en dire Görland en 1918 est à ce propos très éclairant : « Ce n'était pas un édifice conceptuel qui nous unissait, mais un complexe de problèmes »⁷. Ce témoignage reflète bien la grande autonomie d'esprit de chacun des disciples. On s'explique ainsi également pourquoi le rapport de Görland aux deux autres grands « Marbourgeois », Paul Natorp et Ernst Cassirer, fut par la suite assez critique, du fait même de cette liberté intellectuelle

Sa conception de la philosophie

Selon le néokantisme de Marbourg, le « fait de la science » est la préoccupation principale de la méthode transcendantale. Pour Cohen, ce fait est le référent ultime de la réflexion kantienne. Mais il était également vite devenu un *problème* pour Cohen. Le mot « problème » était d'ailleurs à l'époque dans de nombreuses bouches. Görland qui, pour sa part, connaissait bien la difficulté de méthode liée à une histoire de la philosophie, était ainsi pour une histoire *problématique*. Dans son livre sur *Aristote et Kant*, il écrivait : « Y a-t-il aussi une histoire de la *philosophie*, et en elle l'*unité d'un problème* ? [...] Nous posons le concept de connaissance comme ce problème qui constitue l'unité du concept « philosophie » »⁸. Dans sa recension du livre, Cassirer, autre élève de Cohen ainsi que de Natorp, et auteur d'un livre sur *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit*⁹ (1911), avait approuvé Görland sur ce point¹⁰.

Matière et structure de l'exposé

D'où vient que l'esprit humain puisse avoir l'idée de cause ou l'idée de fin ? Toutes deux nous offrent en fait des règles pour mettre en rapport des représentations et les juger. Elles nous servent à organiser ce que l'on connaît.

L'exposé de Weil, qui thématise ces deux idées, s'articule en deux parties : la première est consacrée à la téléologie kantienne telle qu'elle est exposée dans la *Critique de la faculté de juger*

⁵ Albert Görland, *Aristoteles und die Arithmetik*, Marbourg 1898, 61 p. Paru ensuite sous le même titre, mais fortement retravaillé : *Aristoteles und die Arithmetik*, Marbourg, Elwert Verlag, 1899, 211 p.

⁶ Ulrich Sieg, *Aufstieg und Niedergang des Marburger Neukantianismus. Die Geschichte einer philosophischen Schulgemeinschaft*, Würzburg, Königshausen et Neumann, 1994, p. 303.

⁷ Albert Görland, *Neubegründung der Ethik aus ihrem Verhältnis zu den besonderen Gemeinschaftswissenschaften*, Berlin, Reuther & Reichard, 1918, p. 4.

⁸ Albert Görland, *Aristoteles und Kant*, op. cit., p. 170.

⁹ Ernst Cassirer, *Le problème de la connaissance dans la philosophie et la science des temps modernes*, Berlin, Verlag Bruno Cassirer, 1911.

¹⁰ Cf. Rainer A. Bast, *Problem, Geschichte, Form: Das Verhältnis von Philosophie und Geschichte bei Ernst Cassirer im historischen Kontext*, Berlin, Duncker und Humblot, 2000 (Philosophische Schriften; Bd. 40). p. 136.

(1791)¹¹. La deuxième, plus courte et procédant par sauts, traite de l'idée de finalité chez Aristote en considérant diverses œuvres du Stagirite¹².

Dans l'analyse qu'il fait de Kant, Weil laisse de côté la problématique du beau, du sublime ou du génie pour se consacrer à la thématique du vivant dont Kant s'est donné pour tâche de penser la finalité, que Weil situe brièvement à la fin dans une perspective éthique. Weil procède de la même façon, sélective, avec Aristote, laissant de côté le parallélisme art/nature¹³ – l'artiste a en esprit une cause finale qu'il vise en tant que cause efficiente – pour se concentrer sur la seule activité de la nature et sur le rapport entre causalité et téléologie¹⁴. Par ce traitement symétrique, Weil peut ainsi mieux confronter les deux auteurs.

Weil étant très préoccupé de la notion de système chez Kant et chez le Stagirite (« On a montré ainsi à grands traits le système de la nature d'Aristote », dit-il par exemple à la fin de son exposé), le lecteur de son exposé contrastif a l'impression d'un rapprochement intemporel des deux auteurs. Sur ce point, il semble que Weil ait été fortement marqué par la conception systématique, et non historisante, que se faisait Görland de la philosophie et qu'il explicitait précisément à propos d'Aristote et de Kant dans le livre qu'il leur a consacré : « Ce qui existe en fait de pures médiations historiques et de compensations entre Aristote et Kant est relégué au second plan ou n'est alors pris en considération que dans la mesure où cela peut servir de moyen pour exprimer le plus clairement [...] l'opposition objective »¹⁵.

Présentons d'abord de manière synthétique l'essentiel de ce que Weil expose sur Aristote, mais en renonçant ici aux nombreux renvois aux différentes œuvres. On dégagera alors la théologie d'un Premier moteur immobile qui, par amour, met en branle le monde matériel et spirituel. Ce moteur est pensée pure et il est à lui-même l'objet de sa pensée. Il constitue un principe téléologique immanent, un *telos* visé inconsciemment par la nature. L'univers est un composé hiérarchisé de substances individuelles dont les propriétés s'unifient en un substrat indéterminé appelé matière. Celle-ci n'existe pas séparément, mais elle est toujours informée par une forme ou essence, qui transforme la matière en objet déterminé. Il existe ainsi des corps simples comme la terre ou l'eau, des corps composés, comme les organes du corps. Les corps vivants se caractérisent par une plus grande complexité, où la forme informe plus. L'homme, quant à lui, dispose d'un intellect agent. En haute de l'échelle se trouvent des substances pures, intelligentes, qui font mouvoir les planètes, Dieu étant la plus élevée.

En ce qui concerne Kant, voici ce que l'on pourrait retenir : eu égard aux facultés de l'âme, le concept de fin nous vient de la raison, et celui de cause nous est donné par l'entendement. Au vivant correspond la finalité objective, laquelle se différencie de la finalité subjective qui se rapporte au

¹¹ Il s'agit donc du dernier Kant qui a réhabilité la téléologie et dont la position a évolué par rapport à son écrit antérieur sur la physique, *Les premiers principes métaphysiques de la nature* (1786), où il défendait encore une position newtonienne et mécaniste.

¹² En fait dans les deux cas, Weil multiplie citations et références, sans toutefois prendre toujours le recul nécessaire pour les commenter plus amplement. C'est ce qui rend difficile la lecture de ce genre de textes. Cela était déjà frappant dans un autre exposé d'Eric Weil de 1925 sur « La théorie de la *katharsis* » (publication *online* de l'Institut Eric Weil). Était-ce l'usage à l'époque ? Comme un gage de scientificité ? Pour élucider cette question, il faudrait pouvoir disposer de plus de documents de cette période.

¹³ C'est du moins ce que l'on peut observer en l'état matériel de la question, car il semble bien que manque un passage ou une page entière après la page 7 où Weil abordait peut-être la question.

¹⁴ Notons ici que Weil n'aborde pas la question sous l'angle moral. Or, le rapport entre finalité et causalité est également traité dans *l'Éthique à Nicomaque*.

¹⁵ Albert Görland, *Aristoteles und Kant*, *op. cit.*

jugement de goût, mais dont Weil ne traite pas ici. L'approche ciblée de Weil se justifie du fait qu'il veut confronter ici Kant à la seule pensée aristotélicienne du vivant et à son idée de cause finale. Pour le Kant de 1791, l'organisme vivant, qui est l'affaire du jugement réfléchissant, n'est plus réductible au mécanisme newtonien. L'explication mécaniste doit certes être poursuivie aussi loin que possible, mais elle doit être complétée par l'explication finaliste, qui n'a pas la même valeur objective. Weil utilise ici Aristote comme repoussoir pour souligner *ex negativo* la particularité non dogmatique et non métaphysique du concept de fin chez Kant. Ainsi, dans la critique kantienne de la téléologie en biologie, le recours au concept de fin est purement heuristique : il s'effectue sur le mode du « comme si », alors qu'Aristote défend une cause finale réellement existante. Kant pose un entendement originaire, cause du monde, et d'où découle une finalité intentionnelle. Mais alors que pour Kant nous ne pouvons penser la possibilité des produits de la nature que par analogie avec la causalité d'un être agissant intentionnellement (opération réalisée par la « faculté de juger réfléchissante », qui légifère pour elle-même, et non pour la nature), Aristote par contre ne doute pas de la réalité des intentions de la nature.

Insistons ici encore sur la particularité d'un Kant jugé non métaphysicien (relativement à Aristote) et revenons sur l'état de la question telle qu'elle était débattue dans les années vingt en Allemagne. S'il est vrai que le néokantisme avait adopté une conduite d'évitement par rapport à la métaphysique, l'ex-néokantien N. Hartmann (1882-1950) n'avait par contre pas hésité à aborder le problème au mitan des années vingt¹⁶. Il ne fut d'ailleurs pas le seul et c'est le mérite d'H. Wittwer, dans sa Préface à sa traduction de *Problèmes kantians*¹⁷ que d'avoir fait revivre, en mettant ce livre en perspective, la *Kantforschung* du tournant du XX^e siècle. L'exemple de Fr. Paulsen (1846-1908) qui par deux fois¹⁸ tenta de déterminer positivement le rapport de Kant à la métaphysique fut particulièrement éclairant : il fut aussitôt violemment attaqué par Cohen et Rickert¹⁹. Après la Première Guerre mondiale, nous l'avons noté, le néokantisme connut une perte de vitesse. Les tentatives de défendre un Kant métaphysicien furent donc moins contrées et c'est ainsi qu'outre Hartmann, M. Wundt, H. Heimsoeth et J. Ebbinghaus²⁰ furent autant d'auteurs qui, pour la seule année précédant la rédaction de l'exposé de Weil (1925), affirmèrent que la théorie de la connaissance développée dans la première *Critique* n'était pas un but en soi, mais seulement un moyen pour asseoir une nouvelle métaphysique²¹.

¹⁶ Nicolai Hartmann, *Grundzüge einer Metaphysik der Erkenntnis*, Berlin, De Gruyter, 1925.

¹⁷ Hektor Wittwer, *Weil - Probleme des Kantischen Denkens*, Berlin, Duncker & Humblot, 2002, pp. 18-24.

¹⁸ Friedrich Paulsen, *Immanuel Kant, sein Leben und seine Lehre*, Stuttgart, 1898 et « Kants Verhältnis zur Metaphysik », in: *Kant-studien* 4, 1900, pp. 413-447.

¹⁹ Weil pointera plus tard le désintéret des néo-kantiens pour la « chose-en-soi », avec toutes les conséquences que cela comporte : « Ne voulant pas de la chose-en-soi, ils ont, par le scientisme de leur « théorie de la connaissance » à laquelle ils réduisirent la pensée de Kant, rejeté nombre de penseurs contemporains vers un idéal [...] de métaphysique constructiviste et, dans une seconde phase, vers cet agnosticisme qui en a toujours été le résultat », in : Éric Weil, *Problèmes kantians*, Paris, Vrin, 1963¹, 1969² (« Sens et fait », *art. cit.*, p. 102).

²⁰ Wilhelm Max Wundt, *Kant als Metaphysiker. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Philosophie im 18. Jahrhundert*, Stuttgart, 1924; Heinz Heimsoeth, « metaphysische Motive in der Ausbildung des kritischen Idealismus », in: *Kant-Studien* 29, 1924; Julius Ebbinghaus, « Kantinterpretation und Kantkritik », in: *Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte* 2, 1924.

²¹ On dispose encore d'un autre témoignage ultérieur de Weil sur Kant métaphysicien : « Selon [...] bon nombre de néo-kantiens, il [= Kant] n'aurait pas évité la métaphysique, terme en ce contexte et sous ces plumes nettement péjoratif », in : *Problèmes kantians*, Paris, Vrin, 1963 (« Penser et connaître, la foi et la chose-en-soi », p. 14).

Au-delà de l'exposé

1) Rapports avec son professeur

La question du lien avec son professeur, qu'on avait déjà examinée au sujet d'un autre de ses professeurs, Julius Petersen²², peut être reposée ici. C'est qu'une grande défiance avait dû s'emparer peu à peu de l'esprit du jeune Weil : il faut en effet savoir qu'en 1933, l'année même qui avait vu Weil quitter l'Allemagne, Görland avait rendu sa carte d'adhérent du SPD pour désormais encourager ses propres étudiants à se tourner vers le national-socialisme. Il leur conseilla même « d'opérer au sein des nazis en se servant de notre philosophie »²³. Görland était en effet parvenu à voir dans ce nouveau mouvement idéologique la « spiritualité d'une germanité dans la symphonie des peuples »²⁴. Quelques années plus tard, Cassirer signifia par lettre à son ancien collègue de Hambourg la fin de leur amitié. A la différence de ceux qui s'étaient tus ou qui avaient été aveuglés, Cassirer pensait que Görland s'était rendu comptable d'une « terrible responsabilité »²⁵. Mais comme ce fut également le cas avec Petersen, on notera que le nouveau régime se méfia de ce professeur qui s'était mis trop rapidement au service des « idées de 1933 ». Sa virevolte opportuniste parut suspecte et Görland fut suspendu de ses fonctions en 1935.

2) Rapports avec l'œuvre ultérieure

Certaines réflexions du jeune Weil renferment déjà le noyau de futures analyses, tant en ce qui concerne Aristote qu'en ce qui concerne Kant.

Pour ce qui est d'Aristote, l'exposé se terminait par une considération sur la hiérarchie des *εἶδη*, dont l'*εἰδός* le plus élevé était le *νοῦς*. Or, on jugera de l'importance centrale donnée à l'intellect au fait que, quelques années plus tard, dans sa recension d'un ouvrage sur Aristote, Weil fera une objection de principe à l'auteur, précisément eu égard à cet aspect : « M. Brocker a sous-estimé le *νοῦς* »²⁶. Weil lui reprocha en effet de ne pas avoir parlé du hasard ou des imperfections. Or, on comprendrait mieux ces phénomènes si l'on assignait le premier rôle à l'intellect. Un intellect actif, divin, dont participe l'homme.

Parmi les articles que Weil lui a par la suite consacrés, il semble que ce soit celui intitulé « Quelques remarques sur le sens et l'intention de la Métaphysique aristotélicienne » (1967)²⁷, qui présente le plus d'analogies avec les réflexions développées par le jeune Weil. On retrouve en effet des passages d'Aristote à nouveaux explicités, en particulier sur la théologie – ni Dieu ni la nature ne font quoi que ce soit en vain (p. 90) –, sur les anomalies de la nature – comme l'individu n'a rien de nécessaire, on s'explique ainsi la présence occasionnelle de monstres (p. 87) – et surtout sur le composé de forme-matière (p. 87).

²² Alain Deligne, Introduction à « La théorie de la *katharsis* », art. cité.

²³ « Discours au Sénat de l'Université de Hambourg » (février 1949, sans précision du jour), *Staatsarchiv de Hambourg, Dozenten und Personalakten*, IV, 1192.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Lettre du 26 novembre 1938 à Görland. Cf. Angela Bottin, *Berichte, Dokumentationen, Register* (Hamburger Beiträge zur Wissenschaftsgeschichte, Bd. 10. Teil 4), Berlin/Hambourg, 1991.

²⁶ „Walter Broecker, Aristoteles, „Philosophische Abhandlungen“, Band 1. Frankfurt a. M., Vittorio Klostermann, 1935, 231 p.“, in : *Recherches philosophiques, 1935-1936*, pp. 447-484. Broecker avait présenté ce travail comme habilitation à Fribourg sous la direction de M. Heidegger.

²⁷ Eric Weil, *Essais et conférences*, Tome I. Philosophie, Paris, Vrin, pp. 81-105.

Pour ce qui est de Kant, c'est en particulier au chapitre « Sens et fait » de *Problèmes kantians*²⁸ qu'il faut renvoyer. On remarque ainsi que le *problème* posé par la relation entre sens et fait dans la *Critique de la faculté de juger* préoccupait depuis longtemps Weil. En effet, à la fin de ses considérations sur la téléologie kantienne, juste donc avant d'aborder Aristote, le jeune étudiant posait déjà la question du sens en des termes qui faisaient apparaître une cohérence dans le système kantien à partir du moment où Première Critique et Deuxième Critique, « nature et liberté » dans les termes de Weil, ne se retrouvaient plus « étrangères l'une à l'autre comme du non-sens et du sens ». En effet, la liberté « reçoit une valeur en l'homme soumis à des lois morales comme étant le sens de la nature, et le sujet moral, en tant que sensé, relie le non-sens et le sens absolu l'un à l'autre ». Aux yeux du jeune Weil, la fin dernière du système de la nature se trouve donc dans l'homme comme sujet moral. Or, dans son ouvrage ultérieur, Weil dégagera à nouveau la cohérence intrinsèque de l'œuvre de Kant en tentant de faire jaillir l'unité de la troisième *Critique*, affirmant d'ailleurs que celle-ci « est, en même temps [...] l'unité du système kantien ».²⁹ Tout comme il y a le fait de la loi morale ou celui des lois déterminant le cours des événements sur lequel insistait tant le néokantisme, il existe aussi un *factum* du sens qui veut aussi être compris. Le concept de finalité définit le sens du fait. Weil voit ainsi l'originalité de l'approche kantienne dans une réalité duelle, d'un *fait* du sens, d'un *sens* du fait. Or, dès le début de son exposé, Weil avait présenté les notions de finalité et de contingence comme liées l'une à l'autre : la finalité est une donnée. Elle est simplement là et est ainsi contingente.

En guise d'approfondissement et d'ouverture vers un avenir encore lointain, signalons pour terminer que le Weil de la maturité concluait que chez Kant s'esquissait une conversion de la philosophie en philosophie du sens, mais qu'elle ne s'accomplissait pas, car la difficulté était elle-même originaire, c'est-à-dire ni soluble ni entièrement compréhensible à son propre niveau. Si Kant avait été mal compris et avait pu passer pour un métaphysicien dogmatique, c'est qu'il n'avait pas trouvé son langage, un langage que Weil avait entre temps thématiqué dans *Logique de la philosophie* (1950) : le langage de la *Condition* utilisé était en effet bien en deçà de la nouvelle philosophie de la *Conscience* que Kant avait développée.³⁰

²⁸ Éric Weil, *Problèmes kantians*, *op. cit.*

²⁹ Éric Weil, *Problèmes kantians*, *op. cit.*, p. 8. Cette unité est même plus encore : elle présuppose l'unité du monde. Nous retrouvons là le motif aristotélicien du *cosmos*.

³⁰ Pour éviter tout malentendu à propos d'un fait du sens, le premier versant du couple, il faut préciser que Weil ne substantialise pas ici un sens qui se rapporterait à un Être. Il ne dégage pas en effet le sens comme fondement, mais il constate simplement le fait du sens. Cet « il y a » du sens n'est donc pas le *es gibt* heideggérien d'un être de sens, dans la facticité duquel on a le sentiment de se trouver « jeté ».